

LES OMBRES DE MIRAMAR

GÉRARD POTEAU

LES OMBRES DE MIRAMAR

Maximilien et Charlotte du Mexique

Couverture :

Alberto Rieger

Triest, Ship to tambure in front of the Castle of Miramar

© akq-images / Fototeca Gilardi

© Editions des Falaises, 2022
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



*Chacun de nous possède sa folie particulière ;
et celui qui ne l'aurait pas ne saurait contribuer
au mouvement général du monde.*

Ferdinand-Maximilien de Habsbourg
(29 janvier 1852)

*Tout homme qui craint la mort
n'est capable de rien de grand.*

Christine de Suède

*Si le pouvoir du romancier est de
colmater les brèches de l'oubli en relatant
la vie des autres, il est aussi de retrouver
le chemin le plus aventureux de leur histoire.*

Fanny Del Volta (journaliste)

Vanité des vanités, tout est vanité.

Ecclésiaste 1:2

Table des matières

Avant-propos	9
1. Le prince charmant	17
2. Le vice-roi d'Italie	35
3. Miramar	50
4. L'empire des illusions	66
5. Un long chemin vers le trône	82
6. Maximilien et Charlotte du Mexique	102
7. Les débuts du règne	120
8. Les illusions perdues	137
9. Un avenir incertain	147
10. Le temps du déclin	163
11. L'empire moribond	182
12. Retour à Miramar	207
13. Le rêve brisé	229
14. L'empire fracassé	242
15. La marche vers la mort	261
Repères chronologiques	282
Bibliographie sommaire	285

AVANT-PROPOS

Vienne, juin 2019

Une canicule précoce chauffe à blanc le Ring. Des essaims d'Asiatiques s'avancent en meutes à l'ombre de leurs parapluies. J'allonge le pas pour les doubler afin de rejoindre rapidement la Hofburg avant qu'ils ne se ruent comme des mouches sur ce qui fut autrefois le centre du pouvoir des Habsbourg.

Après m'être glissé laborieusement entre les groupes de seniors qui obstruent le passage en s'éventant, j'atteins les appartements impériaux. Sobrement aménagés, loin du style rococo qui caractérise les parties officielles du palais, ils respectent le code couleur général : blanc, rouge et or.

Une petite pièce capte toute mon attention, il s'agit de l'ancien fumoir dédié désormais à la mémoire de Maximilien, empereur du Mexique, frère cadet de François-Joseph I^{er}, qui connut une fin tragique après avoir vu son rêve de grandeur et de gloire virer au drame.

Deux portraits du blond monarque à la barbe abondante accueillent les visiteurs. Je les contemple longuement pour essayer de les décrypter. L'étrange dualité qui émane de sa personne attise ma curiosité. J'ignore alors que je vais être amené à le côtoyer pendant de longs mois, tandis que j'enchaînerai lectures et voyages afin de percer les mystères de son tragique destin qui fit de lui un véritable héros shakespearien.

À la fin de ma visite, je me souviens de ce professeur d'histoire qui avait évoqué dans ma prime jeunesse l'aventure mexicaine initiée par Napoléon III, une sombre affaire qui avait viré au fiasco. Maximilien de Habsbourg-Lorraine avait alors été sacrifié au carnaval des vanités, victime d'intrigues et de trahisons, après avoir été le jouet d'ambitions aveugles et de calculs politiques cyniques.

Tout de suite, j'ai envie de pousser plus loin mon investigation ; aussi, je décide de me rendre sans plus tarder en l'église des Capucins, nécropole de la famille impériale. Pour l'heure, j'ignore encore si Maximilien repose au milieu des siens ou s'il demeure toujours en terre étrangère.

L'atmosphère macabre qui y règne donne l'impression que des âmes errantes hantent les lieux. Dans une semi-pénombre, cent quarante-neuf cercueils en bronze conservent pour l'éternité les dépouilles des membres de la dynastie habsbourgeoise.

Dans leur double tombeau écrasant comme un mausolée, la grande Marie-Thérèse et son époux, François I^{er}, semblent défier la mort d'une manière on ne peut plus dérisoire.

Je poursuis ma déambulation jusqu'à la nouvelle crypte où l'un des cercueils attire mon regard, car c'est le seul à être fleuri. Quelle n'est pas ma surprise de découvrir que c'est celui de Maximilien du Mexique ! Des mains anonymes ont déposé à ses pieds quelques fleurs artificielles, des pièces de monnaie, et même une tête de mort en cire polychrome ; marquant le passage de touristes mexicains nostalgiques d'un empire éphémère. Preuve s'il en fallait que le souvenir du jeune souverain demeure encore vivace dans la mémoire collective.

Je m'interroge : « Avec le temps, serait-il devenu une figure de légende ? »

Parée de marbre gris, la crypte suivante est réservée à son frère aîné François-Joseph. Son sarcophage posé en majesté domine celui d'Elisabeth de Wittelsbach (« Sissi »), son épouse, et celui de Rodolphe, leur fils unique.

Son frère est mort en martyr, sa femme et son neveu assassi-

nés, sans oublier le suicide de son fils. Le prix de ses couronnes fut chèrement payé par celui qui régna sans partage pendant soixante-huit ans sur l'empire austro-hongrois.

Le lendemain, je me rends au palais de Schönbrunn, l'ancienne résidence d'été des Habsbourg. Sur les 1 200 pièces que compte le Versailles autrichien, seule une dizaine était réservée au couple impérial. Je suis surpris par le style petit-bourgeois de l'appartement de François-Joseph, qui m'évoque celui d'un fonctionnaire discret.

En 1848, à l'image de Paris, un vent de révolte avait soufflé sur l'Europe, sonnait le glas des monarchies héréditaires. Avant de s'enfuir à Olmütz, Maximilien et les siens se réfugièrent à Schönbrunn pour échapper aux manifestations violentes qui embrasaient la capitale. Bientôt, les événements se précipitèrent et l'empereur Ferdinand I^{er} – inapte à gouverner – abdiqua en faveur de son neveu François-Joseph. Et, par voie de conséquence, son cadet Maximilien devint le prince héritier.

Voilà une donnée essentielle à ne pas perdre de vue. Elle pourrait expliquer une partie de la haine qu'éprouva l'empereur à l'égard de son frère dont le désir de servir et la popularité furent toujours perçus par lui comme une menace.

Dans l'avion qui me ramène vers Paris, je cogite en fixant le champ cotonneux des nuages. Je commence par classer mentalement les premiers éléments que j'ai pu collecter avant mon départ. Il apparaît d'abord que le destin tragique de Maximilien est étroitement lié à celui de son épouse, la princesse Charlotte de Belgique. Tous les deux sont, en effet, au cœur d'une véritable saga pleine de trahisons, de larmes et de sang, de quoi inspirer les auteurs d'une série romanesque aux multiples rebondissements.

Devant un tel constat, j'ai hâte de poursuivre mes recherches afin de découvrir les tenants et les aboutissants de ce drame familial, truffé de secrets impénétrables.

Tout de suite, je relève un élément déterminant pour la compréhension de cette histoire, il concerne les rapports fusionnels qu'entretenait Maximilien avec sa mère, l'impériale archiduchesse Sophie.

Née princesse de Bavière, elle fut surnommée par les Viennois *Unsere Kaiserin* (notre impératrice). Le chancelier Metternich disait d'elle qu'elle était « le seul homme de la famille ». Ces formules explicites dépeignent le caractère bien trempé de cette femme de pouvoir qui aurait dû ceindre la couronne impériale avec son époux – le trivial archiduc François-Charles – s'ils ne s'étaient effacés au profit de leur fils aîné François-Joseph qu'elle appelait familièrement *Franzi*.

Ferdinand Maximilien était son fils préféré, « sa faiblesse et son délice », qu'elle chercha toujours à protéger d'une manière par trop étouffante, ce qui contribua sans doute à attiser la jalousie du jeune empereur envers son puîné.

En 1866, le Mexique était alors en pleine guerre civile.

Tandis que son pouvoir s'effritait et que son armée se réduisait à une peau de chagrin, l'empereur Maximilien I^{er} envisagea d'abdiquer. En apprenant son intention de rentrer en Autriche, sa mère s'affola et lui télégraphia :

« Max, mon fils chéri, ne viens pas à Vienne en ce moment. Ton frère est au paroxysme de la jalousie contre toi. Il interdit officiellement ta présence sur le sol autrichien. Il a peur d'une trop grande rivalité... »

Ces lignes illustrent sans équivoque les tensions qui régnaient entre les deux frères, en particulier l'antagonisme farouche de François-Joseph à l'égard des idées libérales de Max. Force est de constater qu'ils étaient pour le moins dissemblables l'un et l'autre. Conservateur rigide, *Franzi* était un travailleur acharné, dénué de compassion. Max, lui, était un doux rêveur, poète à ses heures, qui affectait une certaine désinvolture, sans pour autant négliger les devoirs de sa charge. On pourrait dire que le premier était orgueilleux,

matérialiste et obtus, et que le second était brillant, esthète et sensible, apte à s'attirer la sympathie des foules.

Au-delà de leurs caractères divergents demeure une énigme, qui, si elle était résolue, pourrait nous éclairer sur les racines profondes de cette rancœur. Depuis toujours, en effet, des rumeurs circulent, affirmant que le père de Maximilien pourrait être le duc de Reichstadt, le fils de Napoléon I^{er} et de Marie-Louise d'Autriche.

On sait, en effet, que l'archiduchesse Sophie, bien que mariée à François-Charles, ne dissimula jamais son affection pour ce beau jeune homme romantique qui fut, dit-on, son grand amour. Elle l'assista même dans ses derniers moments alors qu'elle était prête à accoucher de Max.

En apprenant sa mort, tandis qu'elle allaitait son fils, elle s'évanouit et son lait se tarit, provoquant une forte fièvre. On la crut perdue. Mais elle s'en tira. Lorsqu'elle réapparut en public, quelques semaines plus tard, la jeune femme rayonnante qu'elle était s'était muée en gorgone autoritaire et revêche qui s'appliquera pendant des années à pourrir la vie de sa célèbre nièce et bru Sissi.

À propos de cette liaison, les avis divergent, faute de preuves concrètes. À moins que des chercheurs audacieux n'obtiennent un jour l'autorisation des descendants pour comparer les ADN des prétendus père et fils. Ce qui paraît aujourd'hui utopique le sera peut-être moins demain.

Pour nourrir ce débat, un témoignage mérite toutefois d'être pris en compte, c'est celui du comte Anton de Prokesch-Osten, le seul ami qu'eut l'Aiglou à Vienne, lequel confia qu'il serait mort vierge.

Cependant, Napoléon III, semble-t-il, était convaincu du contraire puisqu'il affirmait que Sophie et Reichstadt avaient été amants et que Max était le fruit de cette liaison. Notons au passage que Sophie ne cacha jamais son admiration pour Napoléon I^{er}. Son père lui devait son titre de roi de Bavière et sa sœur aînée Augusta avait fait un mariage d'amour enviable

avec le prince Eugène de Beauharnais, fils adoptif de l'Aigle. Certains avancent même qu'avant de mourir le prince de Metternich aurait joint à son testament politique une lettre que lui avait remise l'empereur défunt, destinée à son successeur. C'est ainsi que François-Joseph aurait eu connaissance du secret de la naissance de son frère, ce dernier l'ignorant.

Sans vouloir jouer les Maigret, j'espère que mes recherches me permettront d'éclairer un tant soit peu les questions que l'on est en droit de se poser à propos de cette paternité supposée ; même si je sais combien les secrets d'alcôves sont souvent les plus opaques. En attendant, j'observe que le mystère s'installe dès le début de mes recherches et je pressens déjà qu'il s'étoffera au fur et à mesure.

Je n'ai pas attendu bien longtemps avant de découvrir ce qui pourrait être un des chaînons manquants de cette histoire aux multiples ressorts. Je le note pour ce qu'il est sans être en mesure d'infirmier ou de confirmer sa véracité, car les conclusions relèvent du domaine des experts.

D'après la grande-duchesse de Bade, Stéphanie de Beauharnais, cousine de Napoléon I^{er}, l'Aiglon aurait été empoisonné pour raisons politiques sur ordre de Metternich avec un produit létal inoculé à petites doses par son chirurgien-dentiste, le docteur Georg Carabelli von Lunkaszprie, afin que sa mort puisse paraître naturelle. L'épouse de ce dernier, ancienne femme de chambre de la princesse Stéphanie, se serait confiée à elle avant de mourir : « C'est mon mari qui a tué le fils de l'impératrice Marie-Louise ; il m'en a fait l'aveu... ! »

Cette allégation fut publiée dans la Revue de Paris du 11 août 1910.

Si le mystère s'épaissit un peu plus, je n'en demeure pas moins circonspect, car bien des fantasmes continueront d'entourer l'Aiglon et celui qui pourrait être son fils. En attendant, le père légal de ce dernier est, et restera, l'archiduc François-Charles, oncle du malheureux duc de Reichstadt.

Par le miracle de la technologie, j'ai visionné en ligne des clichés de Maximilien. Grand, mince et olympien, il est presque beau. De son visage allongé émane une sorte de douceur féminine, peut-être due à son regard azuréen. S'il apparaît imberbe sur ses premiers portraits, sa bouche lippue et son menton fuyant furent rapidement masqués par une barbe épaisse divisée en deux touffes symétriques. Cet artifice capillaire lui conféra alors un air viril qui lui faisait défaut.

Une photo représente Maximilien et ses trois frères. En ce qui concerne l'aîné, il n'est pas nécessaire de s'appesantir davantage, d'autant plus qu'il sera un des acteurs principaux de ce récit.

Les autres frères se prénommaient Charles-Louis et Louis-Victor. Ces deux-là n'étaient pas en mesure d'affirmer des ambitions dynastiques. Trop de confusion régnait dans leur tête.

Charles-Louis avait hérité de l'esprit limité de leur père. On pourrait même dire qu'il était un peu bas de plafond ! Il sera le seul de la fratrie à engendrer des fils qui lui survivront. Il décédera d'une fièvre typhoïde contractée en Terre sainte après avoir bu l'eau du Jourdain. (!)

Le benjamin, Louis-Victor était une vraie vipère, colportant les ragots les plus insanes de la cour. Ses belles-sœurs, Charlotte et Sissi, en feront les frais. D'une nature féminine contrariée, il aimait se travestir en femme, n'hésitant pas à poser en tutu. Il affichait sans retenue son penchant pour les jeunes mâles et fut mêlé à une affaire de mœurs dans des bains publics viennois qui déclencha un véritable scandale. L'empereur, qui abhorrait ses mœurs dissolues, l'assigna à résidence au château de Klessheim près de Salzbourg où, par précaution, on recruta un personnel exclusivement féminin (!). Il s'éteignit à l'âge de soixante-seize ans en proie à des désordres mentaux.

À l'évidence, toutes ces tares familiales annonçaient la chute inéluctable de la maison des Habsbourg qui adviendra le 31 octobre 1918 avec l'abdication de Charles I^{er}, le dernier empereur.

G.P.

1

LE PRINCE CHARMANT

Charlotte de Belgique, princesse de Saxe-Cobourg et Gotha, était une beauté altière au visage ovale encadré d'une opulente chevelure brune. Ses grands yeux mélancoliques soulignés de sourcils charbonnés révélaient comme une absence dans le regard. Quant à sa bouche à peine carminée, elle semblait refréner des secrets bien gardés.

Fille du roi Léopold I^{er} de Belgique et de Louise d'Orléans, Charlotte était la petite-fille du roi des Français, Louis-Philippe I^{er} et de la reine Marie-Amélie, un lignage dont elle se revendiquera toujours avec fierté.

Dernière-née d'une fratrie de trois enfants, ses frères portaient les titres de duc de Brabant (le futur Léopold II) et de comte de Flandre (Philippe, le père d'Albert I^{er}).

Proche de Philippe dont la nature joyeuse l'enchantait, elle appréciait beaucoup moins Léopold au caractère arrogant et rancunier. Il était, dit-on, si imbu de sa personne qu'il en était souvent odieux.

Elle n'avait que dix ans quand leur mère s'éteignit prématurément emportée par la phtisie. Aux dires de

tous, c'était une sainte femme. Son austère mari le confirmera : « Sa mort est sainte comme sa vie ! »

À ses funérailles, le roi fut si bouleversé qu'il dut se retirer au cours de la cérémonie.

Avant de naître au Ciel, la reine Louise avait pris soin de confier Charlotte à son amie d'enfance, la comtesse d'Hulst. D'une probité exemplaire, celle-ci remplit alors le rôle de gouvernante et de confidente auprès de sa jeune pupille, mais elle ne put jamais combler le manque de la mère disparue. Après cette cruelle séparation, la petite fille expansive devint peu à peu une adolescente repliée sur elle-même aux tendances bipolaires, signes d'une fragilité héritée de sa mère.

Intelligente et volontaire, elle se réfugia avec passion dans la lecture et la peinture, offrant ses œuvres aux membres de sa famille. Grande épistolière, elle abreuva toute sa vie ses proches d'innombrables lettres et billets. C'est ainsi qu'en pleine adolescence elle écrivit à la comtesse d'Hulst ces mots d'une lucidité qui pousse à s'interroger sur sa personnalité.

« Enseignez-moi le courage, je tombe si facilement... Je prends des résolutions pour ne pas les tenir, si je ne veille pas continuellement sur moi, je ne me connais plus... ; par moments, c'est comme une fièvre, un délire qui s'empare de moi. » Avait-elle eu déjà une vision prémonitoire de ce que serait la suite de vie ?

Portée à l'introspection, elle disséquait au scalpel ses moindres réactions : « Quelque effort que je fasse, je ne parais jamais m'améliorer, et l'effort est lui-même si fatigant... C'est terrible d'être si facilement découragée. »

Dans ses moments d'excitation, elle pouvait faire preuve d'une nature ardente. Sa fascination pour Napoléon I^{er} lui valut le surnom de *Petite Bonapartiste* par son entourage. À n'en pas douter cette inclination pour le

grand homme dut trouver un écho favorable auprès de sa belle-mère, la redoutable archiduchesse Sophie, quand elle devint sa bru.

Privée de la douceur d'un amour maternel, elle se rapprocha de plus en plus de son père qui l'appelait « mon bijou ». Il l'éleva comme un garçon en faisant d'elle une vraie tête politique. Malgré son jeune âge, elle l'accompagna dans les cérémonies officielles, tenant son rôle avec grâce et dignité comme une grande personne. Elle fut ainsi initiée très tôt aux jeux subtils de la comédie du pouvoir.

Douée pour les langues, elle compléta sa formation générale par un apprentissage de l'anglais, de l'allemand, de l'italien et de l'espagnol qu'elle parlait couramment.

Elle était très pieuse, ses sentiments de chrétienne exaltés seront mis au service d'une ambition démesurée qui lui fera perdre toute lucidité, convaincue que son ascendance royale lui conférait une mission divine à remplir. Ainsi, à treize ans, dans un commentaire de texte, elle avait disserté sur le « compte immense que Dieu demandera aux Princes auquel il a confié une partie de Ses Grandeurs et de Sa Puissance ».

Si l'on ne connaissait pas l'auteur de ces mots, on aurait pu les attribuer à quelque mystique. La maturité précoce de Charlotte impressionne. Sa manière d'être et d'agir fait plutôt penser à une adulte plutôt qu'à une adolescente prépubère. Toutefois, cette maturité apparente manquait parfois de nuances, car elle se laissait facilement emporter par des jugements hâtifs. C'est notamment le cas dans cette correspondance avec la comtesse d'Hulst où elle reproche sa frivolité à Marie-Henriette d'Autriche qui venait d'épouser son frère Léopold... « Marie-Henriette a très bon cœur, mais si peu élevée, si peu de goût pour les choses sérieuses...

On me rompt la tête de concerts, Marie a inventé d'en organiser avec sa lectrice M^{lle} Kitte tous les quinze jours ou trois semaines sous la forme de chanteurs d'opéra, c'est insipide ! [...] Cela m'ennuie à crever... il me semble affreux de n'avoir que la musique jusqu'à la moelle des os ! »

Alors âgée de quatorze ans, elle ignorait qu'un jour Marie-Henriette la sauverait des griffes du diable et lui prodiguerait tout son amour quand elle aurait basculé dans la démence.

Deux ans plus tard, Charlotte était devenue une jeune femme ravissante que tout le monde admirait. Son père déclara sans ambages qu'elle était une des plus belles princesses d'Europe, ce qui, pour lui, signifiait qu'elle était bonne à marier.

Bientôt, trois prétendants furent en lice pour briguer sa main.

Le premier était le jeune souverain du Portugal : Dom Pedro V, petit-neveu du roi des Belges et candidat de la reine Victoria qui écrivit à Léopold :

« C'est de beaucoup le jeune prince le plus distingué qu'il y ait et il est aussi bon, excellent et ferme [...] qu'on pourrait le souhaiter pour une fille bien-aimée ! » En somme, le mari idéal pour Charlotte, sauf pour la comtesse d'Hulst qui lui affirma – on se demande bien pourquoi : « Les Portugais sont des oranges-outans. Pas de ressources, pas un prêtre chez eux capable de vous comprendre ! »

Le second était le prince Georges de Saxe, dont le roi de Prusse appuyait la demande.

Le troisième était le vice-amiral Ferdinand Maximilien de Habsbourg, archiduc d'Autriche, commandant suprême de la marine impériale. En lui confiant ce commandement qui le retenait à Trieste, François-Jo-

seph avait trouvé là un moyen déguisé de l'éloigner de Vienne, où sa popularité lui faisait de l'ombre.

Voyons comment il prit le pas sur les autres prétendants pour conquérir le cœur de la belle Charlotte. En mai 1856, il débarqua à Ostende, après avoir rencontré Napoléon III à Paris afin de le sonder sur la question italienne. Apparemment, le charme de l'empereur avait agi sur le jeune archiduc, car il écrivit non sans fatuité à son frère :

« Il fait preuve d'une grande franchise et, plus je le connais, plus il me semble que sa confiance en moi augmente ! »

Pauvre Max, il aurait dû savoir qu'au bal des dupes les sornois dirigent souvent l'orchestre ! De son côté, il avait fait bonne impression sur l'empereur qui, à son départ, le raccompagna à sa voiture en lui répétant qu'il espérait le revoir bientôt.

Dans la foulée, il fit une visite de courtoisie à Léopold I^{er} dont la sagesse était louée par tous ses pères. Aimablement, Napoléon III avait mis son yacht, la *Reine-Hortense*, à sa disposition afin qu'il rejoigne la Belgique par la mer.

À son arrivée à Bruxelles, il fut reçu chaleureusement par le roi Léopold et sa famille au château de Laeken, la demeure privée du souverain. Toujours sensible au protocole et aux honneurs, Max confiera à François-Joseph : « J'avais ici le sentiment bienfaisant de me trouver entre égaux. De même, Bruxelles me donna la sensation d'une vie distinguée et du chez-soi, sensation dont j'avais été privé en France. »

À lire entre les mots, on peut facilement imaginer que la cour quasi germanique de Léopold n'avait rien de commun avec celle de Napoléon où régnait une atmosphère de luxe et de futilité.